

Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 33 (2003)
Heft: 5

Artikel: Gérard Klein : "Le rire, c'est essentiel"
Autor: Muller, Mariette / Klein, Gérard
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-827564>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



■ Très aimé du public pour la série *L'Instit*, Gérard Klein est un acteur populaire. Dans le bon sens du terme. Au naturel, l'homme ressemble à son personnage: sympa, courtois. Rencontre.

Gérard Klein

«Le rire, c'est essentiel»

Depuis 1993, il est Victor Novak, *L'Instit* de la série que diffusent France 2 et la Télévision Suisse Romande. Sillonnant sur sa moto les routes de France et d'ailleurs, Novak fait parfois halte dans un collège suisse, comme ce fut le cas récemment à La Chaux-de-Fonds pour un nouvel épisode, que l'on verra cet automne.

Dans la vraie vie, l'acteur ressemble à son personnage: même regard pétillant, même sourire, même gentillesse. L'homme toutefois a le verbe plus haut et ses adjectifs sont plus colorés. «Je dis toujours ce que je pense.»

Vous ne le verrez pas, ou rarement, dans une émission de télé en invité d'un animateur-vedette. Il ne fréquente pas non plus les cocktails, ni les dîners mondains. Il n'y a pas si longtemps encore, il élevait des vaches et des bœufs en Auvergne. Mais les paysans du coin lui ont fait sentir qu'il n'était pas des leurs. «Alors, je suis revenu à mon métier de comédien», dit-il. Discret sur sa vie privée, l'acteur ne défraie pas la chronique. Lorsqu'il parle de sa femme Françoise, de ses quatre filles et de ses petits-enfants, on devine une histoire toute simple, celle de gens heureux.

— *L'Instit*, avant de l'être, a aussi été un petit garçon. Vous, quel genre d'enfant étiez-vous?

— Très gentil. Je soignais tous mes copains qui tombaient dans la cour de l'école. J'étais plutôt timide, propre, bien élevé. Ma mère me mettait une pince dans les cheveux pour les retenir. Ça me gênait un peu, parce que ça me faisait ressembler à une fille.

— Quels rapports aviez-vous avec l'école? Cela se passait-il bien?

— Oui, ça c'est toujours bien passé. Les instituteurs du niveau primaire étaient généralement plus intéressants que les professeurs que j'ai eus par la suite. J'ai le souvenir d'un ou deux très bons instituteurs et de quelques bons profs qui s'intéressaient aux élèves. Il

n'y en a pas beaucoup! Après, j'ai commencé des études de médecine à Paris. Je voulais être médecin. Les profs débitaient leur cours sans se préoccuper des étudiants. C'était juste avant Mai 68. Cela m'a dissuadé tout de suite. En plus je n'avais pas d'argent.

et moi. Ma sœur travaillait, ma mère gardait des enfants. On habitait tous les trois dans la même pièce. Je faisais mes études et en même temps je travaillais au service téléphonique d'Inter Service Route, pour gagner des sous. Après un an de fac, j'ai arrêté et suis parti au service militaire, en Allemagne. Au retour, j'ai retrouvé le même service de téléphone. C'est là qu'on m'a proposé de devenir animateur radio. A l'époque, France Inter recherchait de nouvelles voix. J'ai fait de la radio, beaucoup de radio: après France Inter, il y a eu RTL, Europe N° 1, RMC. Tout s'est enchaîné, sans aucune arrière-pensée de carrière ou de rien du tout.

— Vos débuts ressemblent à une suite de hasards, de rencontres...

— Oui, mais on peut très bien laisser passer le hasard. Il faut être attentif. Pour moi, la véritable égalité dans la vie, c'est celle qu'on a devant le hasard. Tout le monde a une chance, des chances, qui passent. Certaines personnes sont incapables de les voir et pleurnichent après coup en disant qu'elles n'ont pas eu de pot. Elles ont tort. Il faut avoir l'aplomb d'y aller quand ça se présente. On ne peut pas être réservé tout le temps dans la vie. Il faut choisir. Moi aussi, j'étais timide au départ. En ce moment, je trouve d'ailleurs que tout le monde est peureux.

— Vos parents vivent-ils toujours?

— Mon père est mort depuis longtemps. J'ai encore ma mère, qui est inusable. Elle a plus de 80 ans et sa santé est excellente.

— Que vous ont transmis vos parents?

— D'abord, on n'a jamais parlé de politique à la maison. C'est reposant dans une enfance, ça repose aussi quand on est plus vieux. Il n'y a jamais eu d'engueulades ou de débats. Chez nous, il n'y a jamais eu de grandes idées politiques qui circulaient et c'était tant mieux.



TSR / Thierry Parel

«Moi aussi j'étais timide au départ.»

— Que faisaient vos parents?

— Mon père vendait des postes de radio, il les réparait aussi. C'était un milieu modeste, comme on dit, mais on rigolait bien. On n'a jamais manqué de rien, mais on n'a jamais eu envie de grand-chose. Ce qui n'est pas mal dans la vie! Quand mes parents ont divorcé, nous sommes allés à Paris, ma sœur, ma mère



Photos TSR / Thierry Parel

Gérard Klein vient de tourner un nouvel épisode de *L'Instit* à La Chaux-de-Fonds, à voir cet automne.

— La politique ne vous intéressait-elle pas ?

— Très peu. Je n'y crois pas du tout. Les gens qui font de la politique, c'est leur métier. Les élections, c'est comme un film, il faut faire des entrées.

— Vous n'êtes pas de ces artistes qui prennent fait et cause publiquement. On ne vous voit jamais intervenir dans un grand débat de société.

— Non, mais moi je dis bonjour à tout le monde tous les jours. Ce n'est pas pareil. On peut voir des gens prendre de grandes positions publiques et arriver sur un tournage sans saluer personne. Moi, je préfère le quotidien aux grandes idées. Une petite vie où on se contente déjà de parler aux autres, à tout le monde, ce n'est pas si mal que ça, non ? Défendre une grande idée pour passer dans le journal de France 2 ou de TF1, je ne crois pas que cela fasse avancer les choses. Les grands discours, ça me fait plutôt marrer.

— Vous aviez un élevage de vaches en Auvergne, vous adorerez la campagne, pourtant vous n'avez pas de racines paysannes. Comment expliquez-vous ce goût pour la nature ?

— Un jour j'étais à New York et je m'y sentais bien. C'est là que je me suis rendu compte que j'étais un citadin et pas du tout un paysan. C'est sans doute parce que je viens de la ville que j'aime tant la campagne et que je la respecte. Les

gens qui vivent à la campagne depuis des générations, eux, ils ne la respectent souvent pas, du moins pas autant qu'on veut bien le dire.

— Sur le plan professionnel, vous êtes *L'Instit* et vous animez une autre série *Va savoir*, sur France 5. Quel genre d'émission est-ce ?

— C'est mon dessert. Dans cette émission, contrairement à *L'Instit*, ce n'est pas moi qui suis détenteur d'un savoir quelconque. Je suis entouré d'enfants avec lesquels on va voir des gens qui, eux, savent faire des choses. Je produis cette émission avec un copain. Elle marche vraiment bien, parce que le concept est tout simple. En plus, elle passe sur France 5, qui est selon moi une des meilleures chaînes, si ce n'est la meilleure. *L'Instit*, c'est autre chose. Je ne maîtrise pas la pro-

duction et je n'ai pas non plus la maîtrise sur les histoires qui sont choisies. Donc je ne suis pas toujours d'accord. Mon coup de gueule de l'an dernier, quand j'ai dit que j'arrêtai, n'était pas provoqué uniquement par la diffusion sans promotion d'un épisode que j'avais réalisé. Ce que je n'ai jamais dit, c'est qu'en fait mon inquiétude vient des scénarios qu'on tourne et qui ne sont parfois pas terribles. Ça

**«Les grands discours,
ça me fait marrer.»**

marche toujours, tant mieux. Mais mon souci demeure. Si je voulais m'arrêter un an, c'était pour permettre aux gens chargés de dénicher des histoires d'en trouver de bonnes, mais de très bonnes !

– Vous sentez-vous prisonnier de votre personnage ?

– Prisonnier, non. Je sens bien que tant que je ferai ça, je ne ferai rien d'autre. Et puis le jour où j'arrêterai, on me dira que je suis trop marqué par *L'Instit*. Mais de toute façon un jour ou l'autre j'arrêterai...

– Vous arrêterez-vous parce qu'un institut arrive lui aussi à l'âge de la retraite ?

– Ben oui, j'ai soixante balais ! Dans la fonction publique, je serais déjà à la retraite. Mais, j'arrêterai surtout parce qu'il arrivera un moment où on n'aura plus de bons scénarios. Il y a les gens qui regardent la télé et ceux qui la font. Ceux qui font la télé ne vivent pas du tout comme ceux qui la regardent. Lorsque je tourne, que je suis tout seul à l'hôtel, je regarde la télé. Je ne peux pas traîner dans la rue : tout le monde me reconnaît, tout le monde me parle. Je ne vais pas m'asseoir dans un restaurant : tout le monde me regarde. Se savoir toujours observé, même si c'est avec amitié, c'est difficile à vivre en permanence. Alors je reste dans ma chambre. J'apprends mes leçons pour le tournage du lendemain et je regarde la télé. J'en consomme énormément. Les gens qui font la télé n'en consomment pas beaucoup. Eux, à l'heure des séries, ils mangent, parce qu'ils ont un dîner, ou ils font autre chose.

– L'école d'aujourd'hui est un monde très dur, particulièrement dans les banlieues. Cette réalité-là n'apparaît pas dans la série.

– Vous avez raison, les épisodes ne sont pas toujours en adéquation avec la réalité. On doit être plus exigeant pour les gens qui nous regardent. Ce n'est pas facile d'être exigeant dans ce métier-là. Quand on l'est, on passe pour quelqu'un de chiant. Pourtant, on doit aux gens qui regardent la télévision des choses de qualité.

– Quel regard portez-vous sur la jeunesse d'aujourd'hui ?

– Il ne faut pas me demander d'être intelligent ! Pour être comédien, il suffit d'avoir deux jambes et deux bras, il n'y a pas besoin d'avoir un cerveau. On est souvent très con dans ce métier-là. Mais je répondrai simplement à votre question en disant qu'on ne peut pas porter un regard sur la jeunesse

sans porter un regard sur ceux, par exemple, qui ont conçu des lycées où il y a trois mille élèves. Avant de juger la jeunesse, c'est ceux-là qu'il faudrait engueuler. S'ils avaient réfléchi à de petits établissements, les profs d'aujourd'hui auraient moins d'élèves, moins de problèmes sans doute et on pourrait faire travailler beaucoup plus d'enseignants. On ne peut pas non plus porter un regard particulier sur la jeunesse. Être jeune, c'est un état, une bénédiction, même si les jeunes s'ennuient dans des structures qui ont été inventées pour eux.

– En Suisse romande, l'enseignement est en pleine réforme. On assiste en ce moment à un gros débat sur l'école sans notes. Vous-même, seriez-vous plutôt notes ou pas notes ?

– On nous demande toujours de choisir quelque chose. Dans la vie, ce n'est pas blanc ou noir. Mais je suis persuadé quand même que l'humanité aura évolué le jour où l'on supprimera le premier et le dernier. La compétition, je n'y crois pas.

– Vous avez eu quatre filles, n'est-ce pas ?

– Oui, quatre. La plus jeune a 21 ans et l'aînée en a 30. C'est vous dire si on en a consommé des profs en 25 ans !

– Etes-vous grand-père ?

– Oui, mais je n'ai aucun mérite. On fait des enfants, c'est normal par la suite qu'on ait des petits-enfants. Je suis quatre fois grand-

père : trois petits-fils, le dernier a un an, et une petite-fille.

– On vous connaît comme acteur de télévision, pourtant vous avez aussi fait du cinéma.

– J'ai commencé par le cinéma, il y a 22 ans. Mon premier film, c'était *La Passante du Sans-Souci*, avec Romy Schneider. J'ai aussi tourné dans le film de Roman Polanski *Frantic*. Et puis le reste a suivi, j'ai fait de la télévision. Et, lorsque vous rapportez des ronds, la télé vous garde !

– A la télé, qu'avez-vous fait d'autre que *L'Instit* ?

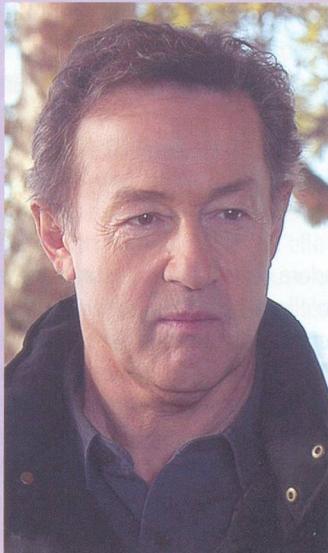
– J'ai tourné une série, qui a très bien marché. Cela s'appelait *Bonjour, Maître*, de Denis de la Patellière. Après, j'ai fait les feuilletons *Orages d'Eté* et *Le Vent des Moissons*, sur TF1. Ça cartonnait. On a tourné des heures et des heures de télé. Et ça se passait bien. Il y avait Annie Girardot, Annie Cordy et Jacques Dufilho. On était toute une bande et l'on travaillait beaucoup. Il y avait une très bonne ambiance de travail. Ça rigolait. Le rire, c'est essentiel.

– Comment vous voyez-vous dans dix ans ?

– Dans dix ans ? Je n'en sais rien. On ne peut jamais savoir. Je serai peut-être mort. Sinon, j'ai mes petits-enfants. Le plus grand voudrait que je l'emmène à la pêche.

Propos recueillis
par Mariette Muller

Mes préférences



Une couleur	Le jaune
Une fleur	La pivoine
Une odeur	Le bord d'une rivière
Une recette	Le gigot de sept heures
Un pays	La Tunisie
Un écrivain	Jean Giono
Un livre	<i>Le Rire</i> , de Bergson
Un film	<i>Et au milieu coule une rivière</i> , de Robert Redford
Un peintre	Françoise Vallon, ma femme
Une musique	Les Beatles
Une personnalité	Coluche
Une qualité humaine	L'honnêteté
Un animal	Mon chien, René
Une gourmandise	Un morceau de viande crue